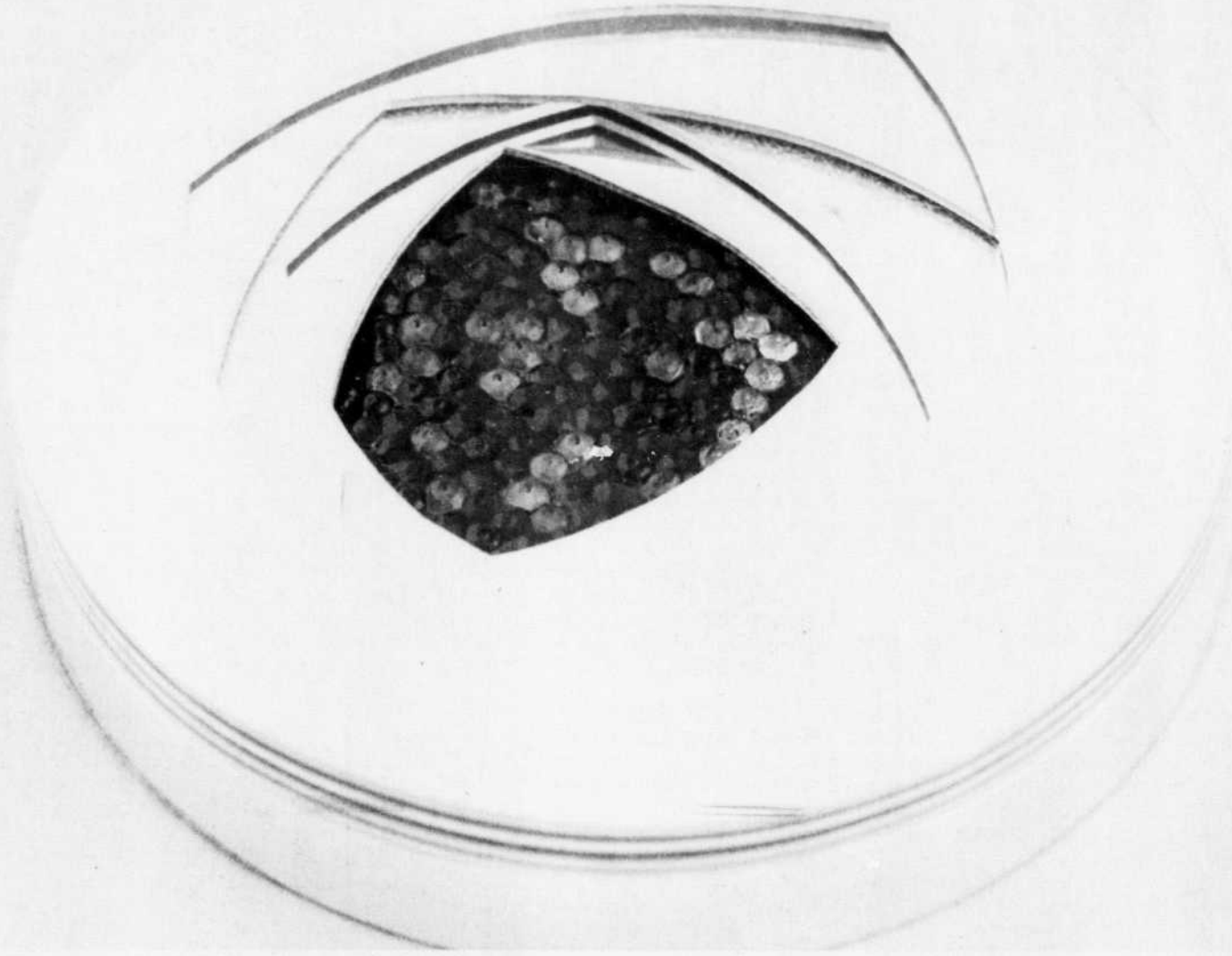


Cette année, ce fut mardi dernier, le 3 novembre. Et c'est dans l'enceinte de l'Assemblée nationale qu'ont alors été accueillis les 11 récipiendaires des Prix du Québec 2009. Ces personnalités que le Québec honore proviennent du monde de la culture, comme c'est le cas de la cinéaste et comédienne Paule Baillargeon, de la linguiste Monique C. Cormier, de la poétesse Denise Desautels, du dramaturge Roland Lepage, de l'anthropologue Marcel Moussette et du photographe Gabor Szilasi, tout comme ils et elles seront toujours scientifiques, comme c'est le cas de l'anthropologue Gilles Bibeau, de l'horticulteur André Gosselin, de l'astrophysicienne Victoria Kaspi, de l'endocrinologue Otto Kuchel et de l'universitaire Luc Vinet.

En 2009, c'est la joaillière Marie-Ève Martin qui signe la médaille des Prix du Québec, offerte dans un écrin en cuir de buffle et en peau de porc veleurs ayant été conçu par le relieur d'art Jonathan Tremblay. Une fois l'an, de ses créateurs et scientifiques le Québec se souvient et il leur rend hommage.

Normand Thériault



RÉMY BOILY

Prix Armand-Frappier

Le scientifique administrateur

Luc Vinet a mis sur pied des réseaux de chercheurs



RÉMY BOILY

Luc Vinet

À la fois physicien, mathématicien et administrateur universitaire, Luc Vinet, recteur de l'Université de Montréal, vient de recevoir le prix Armand-Frappier. Il s'agit de la plus haute distinction décernée par le gouvernement du Québec à des «personnes qui ont mené une carrière en recherche et qui ont contribué au développement d'une institution de recherche ou qui se sont consacrées à l'administration ou à la promotion de la recherche».

BRIGITTE SAINT-PIERRE

Luc Vinet raconte s'être passionné très tôt pour les sciences et la technologie. Dès l'école secondaire, il trouve la physique fascinante. Il choisit plus tard cette discipline et obtient un doctorat en physique théorique de l'Université Pierre-et-Marie-Curie à Paris, puis un doctorat en physique théorique de l'Université de Montréal. Il effectue par la suite des études postdoctorales au Massachusetts Institute of Technology (MIT). Dans les années 1980, il entreprend une carrière de chercheur et de professeur au département de physique de l'Université de Montréal.

Ses travaux de recherche font appel à la physique et aux mathématiques. «Ce qui m'émerveille toujours, c'est de voir à quel point les mathématiques sont adaptées à décrire l'univers dans lequel on vit», indique Luc Vinet, actuellement recteur de l'Université de Montréal. Un fil qui guide ses travaux, c'est l'examen des symétries qui s'expriment dans les diffé-

rentes lois de la nature», explique-t-il. Le chercheur travaille à l'identification de ces symétries et au développement d'outils mathématiques pour les décrire. Partant, il cherche à parvenir à une meilleure compréhension des forces de la nature. Il a ainsi fait plusieurs découvertes.

Création de réseaux

De 1993 à 1999, Luc Vinet dirige le Centre de recherches mathématiques (CRM). Durant son mandat au CRM, il devient également président-fondateur du Réseau de calcul et de modélisation mathématiques (rcm2), fruit de la fédération de sept centres ou instituts de recherche montréalais. Il s'agit alors de créer des masses critiques de chercheurs en les mettant en relation et d'offrir un guichet d'expertise unique pour leurs partenaires du secteur privé, indique M. Vinet, à la tête de ce réseau de 1996 à 1999.

Sous la présidence de Luc Vinet, le Réseau de calcul et de modélisation mathématiques décroche le mandat de mettre sur pied et de gérer un laboratoire de recherche dans le domaine du multimédia, le Laboratoire universitaire Bell (LUBE). M. Vinet en devient le premier président-directeur général, une fonction qu'il occupe en 1998 et en 1999. Il est aussi à l'origine de la création du Réseau québécois de calcul de haute performance. Il est en outre l'un des membres fondateurs du MITACS, le Réseau de centres d'excellence sur les mathématiques des technologies de l'information et des systèmes complexes. Ce réseau voit le jour en 1999, grâce à la collaboration du CRM, du Fields Institute, à Toronto, et du Pacific Institute for Mathematical Sciences (PIMS), dans l'Ouest canadien.

Administration universitaire

En 1999, Luc Vinet devient vice-principal à l'enseignement de l'Université McGill. Il y occupe par la suite les postes de vice-principal aux affaires académiques et de vice-principal exécutif. «À McGill, j'ai lancé un très grand programme pour renouveler le corps professoral», indique-t-il. J'ai fait une utilisation assez originale, dont je suis assez fier, du programme des chaires de recherche du Canada», ajoute l'administrateur universitaire. «J'ai proposé que nous n'utilisions ce programme que pour recruter des personnes

VOIR PAGE G 6: VINET

Prix Georges-Émile-Lapalme

Le mot juste

Monique C. Cormier propulse la langue française dans l'avenir



RÉMY BOILY

Monique C. Cormier

Si nous vivons aujourd'hui en français, la pression de l'anglais reste constante, et il incombe à chaque Québécois de faire vivre cet héritage. La récipiendaire du prix Georges-Émile-Lapalme veut «nommer le monde».

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

L'attrait de la langue française, Monique C. Cormier y a succombé toute petite. «J'ai toujours été intéressée par les mots, depuis que j'ai commencé à lire», confie la récipiendaire en 2009 du prix Georges-Émile-Lapalme, accordé à une personne ayant contribué de façon exceptionnelle à la qualité et au rayonnement de la langue française au Québec. La langue, c'est une identité, un matériau, on joue avec elle, on travaille, on pleure, on est heureux avec la langue. C'est un élément très vivant, qui permet d'exprimer sa pensée. Ça m'a toujours passionnée.»

Honorée, Monique C. Cormier avoue même être très honorée de faire partie de la lignée des Pierre Bourgault, Jean-Claude Corbeil et autres Jacques Languirand, pour ne citer que quelques-uns des grands défenseurs de la langue française à avoir reçu ce prix Georges-Émile-Lapalme. Pourtant, la vice-doyenne aux affaires professionnelles de la faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal n'en est pas à son premier honneur: elle a, entre autres, été élue à la Société royale du Canada, en 2007, la plus haute distinction qu'un universitaire puisse recevoir au pays. «Mais le prix Georges-Émile-Lapalme est remis par le Québec, c'est une reconnaissance de l'État, précise-t-elle. J'en ai moi-même présidé le jury au début des années 2000. À l'époque, je ne pensais jamais le recevoir un jour.»

Sa carrière est toutefois exemplaire. En tant que professeur de traduction et de terminologie depuis plus de 25 ans, elle a contribué à la formation d'un grand nombre de ces langagiers, sur qui repose, depuis l'adoption de la Charte de la langue française en 1977, le fardeau de nommer en français une grande partie de la réalité québécoise. «Avant l'entrée en vigueur de cette loi, on utilisait souvent des termes anglais au travail», rappelle Monique C. Cormier. Le vocabulaire technique, scientifique, commercial ou administratif existait en français, mais n'était pas toujours employé ici. Il a fallu l'implanter. Dans d'autres cas, les Français utilisaient le mot anglais tel quel. Le rôle des langagiers était alors de proposer des solutions de rechange.» Parmi elles, le courriel et la baladodiffusion, termes couramment utilisés de ce côté-ci de l'Atlantique, alors que les Français envoient allégrement des mails en «podcastant» leurs émissions radiophoniques préférées. «Nous, nous n'avons pas d'autre choix que d'être créatifs», insiste la terminologue. Je ne pense pas que le français soit menacé au Québec, mais nous devons faire preuve de vigilance quotidiennement. Il faut prendre des initiatives pour propulser cet héritage dans l'avenir. Mais je suis optimiste: nous vivons aujourd'hui en français.»

Perméabilité

Un français très perméable à l'anglais, cependant, certaines expressions courantes étant des traductions littérales de la langue de Shakespeare, alors même qu'elles existent dans la langue de Molière. Ainsi, «on prend une marche» au Québec, quand «on se promène» en France, «on prend une chance» à Montréal, quand «on court le risque» à Paris.

«Il y a une perméabilité entre nos systèmes linguistiques du fait du très grand contact», admet Monique C. Cormier. C'est ce qui donne au français québécois son très grand dynamisme. Il doit constamment être prêt à nommer le monde. En même temps, c'est vrai que, parfois, ça déteint un peu trop, les gens utilisent des calques. Ce n'est pas souhaitable.» Cela ne signifie pas pour autant que les Québécois devraient parler exactement comme à Paris.

«Il n'y a qu'une seule langue française, partagée par un certain nombre de locuteurs de différents pays. Mais la langue, c'est notre identité, notre culture, c'est avec elle qu'on se définit, qu'on apprend, qu'on vit. Il est logique qu'elle s'adapte à la réalité de chaque groupe partout sur la planète. L'important, c'est que tous les francophones continuent à se comprendre.»

VOIR PAGE G 6: CORMIER



Une fois l'an, de ses créateurs et scientifiques le Québec se souvient et il leur rend hommage

PRIX DU QUÉBEC

Prix Marie-Victorin

Une étoile de plus...

Victoria Kaspi a mis Einstein à l'épreuve

Membre de la Société royale du Canada, prix Urgel-Archambault de l'ACFAS, prix Steacie pour les sciences naturelles, médaille Herzberg... Le 3 novembre 2009, un Prix du Québec: avec toutes ces étoiles, l'astrophysicienne Victoria Kaspi rivalise avec ce firmament qui la passionne tant.

AMÉLIE
DAOUST-BOISVERT

À peine quadragénaire, elle s'attire le respect des grands noms dans son domaine. Cette astrophysicienne a mis à l'épreuve Einstein lui-même. La recherche en astrophysique à l'Université McGill, dont Victoria Kaspi fut la pionnière il y a dix ans, lui doit sa réputation internationale. Mais demandez-lui de vous parler de ses découvertes importantes au cours des dernières années, elle vous répondra en donnant les noms de ses étudiants de doctorat. Modeste, vous dites?

Avec René Breton, par exemple, la titulaire de la Chaire de recherche du Canada en astrophysique d'observation a mis à l'épreuve la théorie de la relativité générale d'Einstein... avec succès!

Un couple d'étoiles unique.

Le tandem a utilisé un couple d'étoiles unique pour vérifier la théorie du célèbre physicien: un système de deux étoiles à neutrons, des pulsars. Ces minuscules «étoiles pulsantes» de quelques dizaines de kilomètres de diamètre seulement sont les cadavres issus de l'explosion d'étoiles très massives.



Victoria Kaspi

«C'est très rare, une des étoiles tourne autour de l'autre en une demi-heure: ça prend un an à la Terre pour tourner autour du Soleil!», compare la chercheuse. «C'est très très rapide!»

D'ailleurs, l'astrophysicienne a découvert récemment un de ces pulsars. Il tourne sur lui-même... plus vite que les lames d'un mélangeur, soit autour de 700 fois par seconde.

Certaines étoiles à neutrons tournent si vite qu'elles deviennent des pulsars. À l'image du faisceau lumineux de la place Ville-Marie, un pulsar émet un rayon, mais qui est composé de rayons X. De la Terre, on perçoit faiblement ce faisceau de rayons X avec un télescope très puissant, chaque fois qu'il pointe dans notre direction pendant sa rotation.

A une telle vitesse de rotation, Einstein doit venir à la rescousse de Newton et Kepler. La théorie de la relativité générale allait-elle survivre à l'observation minutieuse que René et Victoria entreprennent «avec beaucoup de patience et une ob-

servation détaillée»? «Elle en est sortie sans une égratignure!», s'enthousiasme cette dernière, qui, par la rareté d'une telle occasion, «n'aurait jamais imaginé vérifier ça un jour».

En effet, des couples d'étoiles semblables, les astronomes en ont à peine découvert une centaine. Et, souvent, les pulsars dansent dans un tel angle par rapport à la Terre que les observations sont difficiles, voire impossibles. *Science* a publié cette preuve «élégante», comme disent les physiciens, en 2008.

Montréal, par amour

Après tous ses succès, Victoria Kaspi ne regrette pas d'avoir quitté le célèbre Massachusetts Institute of Technology (MIT), où elle a enseigné pendant trois ans.

Née au Texas, patrie de son paternel, élevée au Québec où sa mère est née, elle avait quitté la province pour poursuivre sa maîtrise et son doctorat à l'Université de Princeton. Mais c'est l'amour qui l'a ramenée ici. «En vérité, j'étais heureuse au MIT, confie-

elle, mais mon mari... était professeur à McGill.» Après trois ans d'allers-retours, «on voulait un bébé», simplement, dit celle qui a donné naissance à trois enfants.

Les étoiles étaient alignées, car McGill lui propose au même moment de créer un programme en astrophysique. «Ça m'inquiétait un peu d'être la seule femme du programme, mais, quand je suis revenue, c'était parfait pour la famille. McGill a ensuite attiré d'autres astrophysiciens — et physiciennes!»

«Ma vie en recherche ici? C'est mieux qu'au MIT, affirme sans hésitation Victoria. C'est rare qu'on puisse assister à la mise sur pied d'un nouveau programme et même choisir ses futurs collègues! Auparavant, j'étais toujours la plus jeune. En 2000, je ne le savais pas, mais c'était vraiment la meilleure décision.»

Gageons que ce Prix du Québec n'est pas le dernier honneur à marquer le parcours exceptionnel de l'astrophysicienne, qui continue à publier des découvertes importantes dans les plus grandes revues scientifiques et à former des scientifiques qui font à leur tour leur marque. Et ce, jusque dans les écoles primaires, où elle s'est promenade pour parler de sa carrière peu traditionnelle.

«Elle change le cours de sa discipline. Mettre les points sur les i et les barres sur les l, ce n'est pas pour elle!», dit Jonathan Arons, professeur d'astronomie et de physique à l'Université de la Californie à Berkeley. Et de renchérir l'astrophysicien David Eichler: «Kaspi, pour moi, c'est une des plus grandes astronomes au monde et je la pressentirais tout autant pour un prix mondial.»

Collaboratrice du Devoir

Prix Lionel-Boulet

Une nouvelle «terre» pour le Québec

André Gosselin transforme l'activité agricole

Fils d'une famille agricole de Saint-Laurent sur l'île d'Orléans, André Gosselin a opté pour une carrière d'agronome spécialisé en horticulture. Il est devenu en fait un chercheur universitaire réputé, ayant accumulé à ce jour 300 communications et 150 publications scientifiques et accompagné 75 étudiants gradués et stagiaires postdoctoraux. Cette année s'ajoute à cette liste la réception du prix Lionel-Boulet.

CLAUDE TURCOTTE

Les réalisations d'André Gosselin, nombreuses et impressionnantes, presque toutes reliées à la production agricole et à l'environnement, sont désormais largement connues dans le grand public, sans que celui-ci sache vraiment qui en a été l'artisan.

Le prix Lionel-Boulet, décerné pour honorer une personnalité qui s'est illustrée par ses activités de recherche et de développement en milieu industriel, ne saurait être remis à une personne plus méritante, comme en témoigne sa contribution à l'industrie agroalimentaire. Encore étudiant, au moment où son père s'appretait à vendre la ferme familiale, André Gosselin a pris la relève, ce qui ne l'a pas empêché de poursuivre de brillantes études, couronnées par un doctorat en biologie végétale et horticulture de l'Université Laval, en 1983.

Par ses activités de chercheur, M. Gosselin a contribué de façon importante au développement de la technologie de l'éclairage photosynthétique pour la culture des légumes en serre, du fraiser à production continue et des petits fruits sous grands tunnels au Québec. On pourrait résumer en disant



RÉMY BOILY

André Gosselin

qu'il est en quelque sorte le père des tomates Savoura. Dans sa ferme, il y a désormais Les Fraises de l'île d'Orléans Inc., une entreprise qui, grâce à la technologie de production continue, récolte désormais des fraises et des framboises d'automne. C'est en partenariat avec des firmes prestigieuses comme Hydro-Québec et Sylvania (États-Unis) que la technologie de l'éclairage photosynthétique

VOIR PAGE G 3: GOSSSELIN

ICI, ON NE CHERCHE PAS SEULEMENT À ÊTRE LES MEILLEURS, ON CHANGE LE MONDE.

L'Université Laval souligne la réussite remarquable des membres de sa communauté qui, par l'excellence de leurs activités d'enseignement et le prestige de leur carrière, se distinguent sur la scène nationale et internationale. Ces personnalités d'exception font rayonner notre savoir et notre créativité et contribuent, chaque jour, à changer le monde.

LES PRIX DU QUÉBEC 2009

Décernés chaque année par le gouvernement du Québec et représentant la plus haute distinction reçue en reconnaissance d'une carrière remarquable dans le domaine artistique et culturel.

PRIX GÉRARD-MORISSET

M. Marcel Moussette, professeur d'archéologie au Département d'histoire et chercheur au CELAT

PRIX LIONEL-BOULET

M. André Gosselin, professeur au Département de phytologie et chercheur à l'INAF

LES PRIX D'EXCELLENCE EN ENSEIGNEMENT 2009

Décernés chaque année par l'Université Laval et remis à des membres de la communauté universitaire qui se distinguent par l'excellence de leurs activités d'enseignement.

PRIX CARRIÈRE EN ENSEIGNEMENT

M. James Douglas Thwaites, professeur à la Faculté des sciences sociales

PRIX DISTINCTION EN ENSEIGNEMENT

Mme Évelyne Guay, chargée de cours à la Direction générale des programmes de premier cycle
M. François Anctil, professeur à la Faculté des sciences et de génie

PRIX POUR LE MATÉRIEL COMPLÉMENTAIRE AU COURS

Mme Suzanne-G. Chartrand, professeure à la Faculté des sciences de l'éducation

PRIX POUR LES NOTES DE COURS

M. François Ratté et Mme Julie F. Thériault, professeurs à la Faculté de médecine

PRIX COURS À DISTANCE

M. Doris Pellerin et Mmes Édith Charbonneau et Rachel Gervais, professeurs à la Faculté des sciences de l'agriculture et de l'alimentation

PRIX VOLUME

MM. Clément Beaucauge et Yv. Bonnier-Viger, professeurs à la Faculté de médecine
et M. André Simpson, chargé de cours à la Faculté des sciences infirmières



UNIVERSITÉ
LAVAL



Félicitations à Vicky Kaspi, lauréate 2009 du Prix Marie-Victorin en sciences naturelles et génie

Ce Prix du Québec est une nouvelle reconnaissance des importants travaux de pointe que réalise l'astrophysicienne, dont les recherches sur les débris d'étoiles à neutrons, les pulsars et les supernovas rayonnent à l'échelle internationale.

Aux quatre coins du monde, l'Université McGill est reconnue comme chef de file dans les secteurs de l'enseignement supérieur et de la recherche. Grâce aux chercheurs qui la composent, McGill poursuit sa longue tradition, soit celle de contribuer de façon marquée au bien-être des gens d'ici et d'ailleurs.



PRIX DU QUÉBEC

GOSSELIN

SUITE DE LA PAGE G 2

a été développée, dont bénéficient désormais les producteurs de concombres, de poivrons et de laitues, par exemple Hydro-Serre Mirabel. Il y a à peine 20 ans, toutes les tomates et les laitues vendues au Québec en hiver étaient importées de l'étranger.

Fruits d'ici

À part une participation majoritaire dans Les Fraises de l'île d'Orléans, M. Gosselin est un actionnaire silencieux dans plusieurs des entreprises qui sont nées à la suite de ses travaux de recherche et qui créent des centaines d'emplois. Plus récemment, il a lancé une nouvelle entreprise, Nutra Canada, en voie de démarrage à Champlain, qui aura

pour mission de commercialiser des extraits de petits fruits ainsi que d'autres espèces à valeur ajoutée, dont certains légumes et plantes médicinales.

Il mentionne en particulier le travail qu'il fait en collaboration avec Fruit d'or, un leader dans le domaine des bleuets et des canneberges. Avec Agriculture et Agroalimentaire Canada, il a également développé et enregistré quatre cultivars de fraises et de framboisiers, qui sont désormais multipliés *in vitro* par un étudiant gradué, Frédéric Laforge, et distribués dans des réseaux de pépiniéristes en Amérique du Nord. Des essais sont en cours en Europe. En plus de donner une valeur ajoutée à ces fruits et légumes, Nutra Canada veut valoriser les résidus qui sont ensuite récupérés par des entreprises de transformation, pour devenir par exemple un antioxydant dans les biscuits Leclerc ou un fortifiant dans les jus Lassonde. «Ce

sont tous des produits importés de l'Asie ou de la Californie et qu'on pourrait développer nous-mêmes», souligne M. Gosselin, qui a été par ailleurs l'instigateur de la création de l'Institut des nutraceutiques et des aliments fonctionnels, qui aujourd'hui, avec ses 300 chercheurs, est un chef de file au Canada dans ce domaine.

Souci écologique

Sur le plan de l'environnement, il a, avec son collègue Serge Yelle, mis en place un programme de recherche et développement, avec un budget de sept millions sur six ans, qui aura permis la valorisation de 100 % des résidus de 200 tonnes par jour de la papetière Daishowa. D'autres entreprises, dont Cascades, ont par la suite adopté cette technologie.

Âgé de 53 ans, M. Gosselin demeure toujours un chercheur passionné qui profite d'un nouveau centre de recherche à l'Université Laval, construit au coût de 15 millions, avec Les Industries Harnois, un spécialiste dans le domaine des serres et des installations sous tunnel, qui a participé au financement de ce projet, tout comme Daishowa, Provigo et Petro-Canada. «C'est mon laboratoire», déclare-t-il à propos de ce centre, dans lequel on retrouve 15 professeurs et 50 étudiants gradués. Ce champ d'activité universitaire dans le vaste domaine de la nutrition attire plus que jamais l'attention des jeunes étudiants. «Il y a 15 ans, la nutrition n'était pas tellement un sujet à la mode, mais la santé et la bonne alimentation intéressent beaucoup les jeunes maintenant.»

Collaborateur du Devoir

Prix Léon-Gérin

Pour un nouvel humanisme

Gilles Bibeau se voyait... missionnaire

À voir le nombre et la variété des sujets sur lesquels s'est penché Gilles Bibeau, on pourrait croire qu'il s'agit d'un touche-à-tout. Mais, avec lui, point de butinage. Malgré l'étendue de ses intérêts, chacune de ses recherches repose sur des assises solides qu'il a fait siennes et qui donnent à l'ensemble de sa carrière une étonnante cohérence.

PIERRE VALLÉE

Récipiendaire du prix Léon-Gérin en sciences sociales, Gilles Bibeau est anthropologue et professeur à l'Université de Montréal. En 1961, il obtient de cette université un baccalauréat en sciences, option biochimie. «À cette époque, raconte-t-il, je voulais devenir médecin, mais je voulais aussi devenir missionnaire.»

Missionnaire, il ne le deviendra pas, mais il change de discipline et obtient en 1967 une licence en religions comparées de l'Université grégorienne de Rome. Quelques années plus tard, c'est un doctorat en religions comparées, coiffé d'un certificat en anthropologie et linguistique africaines, qu'il obtient de l'Université nationale du Zaïre. Il complète sa formation par une maîtrise et un doctorat en anthropologie à l'Université Laval en 1979, se spécialisant en anthropologie médicale. La boucle est bouclée.

La variété et le nombre des travaux de recherche auxquels Gilles Bibeau a participé, comme auteur principal ou collaborateur, sont impressionnants. On compte une douzaine de livres comme auteur ou coauteur et plus d'une soixantaine de chapitres dans

des ouvrages collectifs. Ses multiples domaines de spécialisation sont l'anthropologie de la science, en particulier les biotechnologies et la génomique; l'anthropologie médicale comparée; la toxicomanie, la violence et la santé mentale; les identités québécoise et canadienne; l'univers culturel des jeunes; l'ethnicité, l'immigration et le pluralisme culturel; les droits de l'homme et le système politique.

Il a commencé sa carrière de chercheur en Afrique, où il a habité pendant treize ans. Ses premiers travaux portent donc sur des sujets africains. De retour au Québec, il se tourne alors vers des sujets québécois et canadiens, tout en conservant des liens avec l'Afrique. «J'y retourne encore deux ou trois fois par année.» Ses travaux l'ont aussi mené vers d'autres contrées, en Amérique du Sud, notamment au Brésil, et en Inde.

Anthropologie médicale et sociale

Puisqu'il s'agit de sa spécialisation, plusieurs de ses travaux se trouvent dans le domaine de l'anthropologie médicale. On y trouve une large gamme de sujets, allant de la médecine traditionnelle africaine à la régionalisation des services en santé mentale au Québec.

«J'ai développé à cet égard une double stratégie devant la souffrance humaine. D'un côté, la question fondamentale: pour quoi mourir ou vivre? La mort et ce qui la précède: la maladie. Et, de l'autre côté, la réponse médicale à ces questions, c'est-à-dire les solutions thérapeutiques des sociétés humaines. Je suis toujours étonné par la pluralité des réponses des sociétés humaines.»

Gilles Bibeau n'a pas craint de



Gilles Bibeau

quitter son champ de spécialisation et de se pencher sur des sujets qui relèvent davantage de l'anthropologie sociale. Par exemple, au milieu des années 70, il s'intéresse au cas des Béréts blancs. «C'était un mouvement conservateur d'après la Révolution tranquille. Les adeptes y trouvaient là un espace de retrait dans une société dont les valeurs ne correspondaient plus aux leurs. Mais si ce retrait était thérapeutique pour les parents, ce n'était pas le cas des enfants, pour qui ce retrait était pathogène. Cela illustre bien le fait qu'une chose peut être bonne et mauvaise à la fois.»

Un autre exemple de sujet sur lequel il s'est penché: les gangs de rue non criminalisés. «Dans une société, il y a des règles et des codes qui forment ensemble un système normatif. C'est ce qu'on peut appeler la normativité collective. Et puis, il y a le comportement réel des individus, ceux qui assument les règles et ceux qui les contestent. Il y a donc toujours des écarts par rapport aux normes. Avec les gangs de rue, il s'agissait de voir ce que font des groupes primaires d'appartenance avec nos règles sociales. Je suis convaincu qu'on doit avoir des écarts sem-

blables dans nos sociétés. La tolérance zéro serait un appauvrissement de la diversité sociale.»

Pour un nouvel humanisme

Dernièrement, Gilles Bibeau s'est particulièrement intéressé à la génomique et à la protéomique. «Le génie génétique nous permet aujourd'hui de transformer la nature et d'intervenir directement sur le vivant, donc sur nous-mêmes. Il devient alors possible d'agir sur les gènes et de corriger les déficiences.»

Bien qu'il loue cette nouvelle prouesse technologique par l'humain, Gilles Bibeau tient à faire une mise en garde. «Je refuse tous les réductionnismes, comme celui qui prétend que tout passe par les gènes et qu'au fond l'humain est entièrement programmé. La cellule demeure un milieu de vie qui a son histoire particulière et sa biographie. Il est faux de prétendre que l'humain n'est qu'un ordinateur, aussi puissant et complexe soit-il. Nous arrivons à une période charnière de notre histoire. Homo faber, celui qui fabrique les outils, nous donne aujourd'hui des outils extrêmement puissants qui permettent de travailler même la vie. Mais où est Homo sapiens, celui qui donne le sens, dans tout cela?»

C'est la raison pour laquelle il plaide aujourd'hui en faveur d'un nouvel humanisme. «Pas un humanisme classique, mais un humanisme qui correspond à notre post-modernité. Un humanisme qui inclut la dimension biologique et les sciences de la vie, y compris le génie génétique. Une sorte d'humanisme qui pourrait se définir comme un humanisme anthropotechnique.» A la fois Homo faber et Homo sapiens.

Collaborateur du Devoir



LES PRIX DU QUÉBEC

FÉLICITATIONS
AUX LAURÉATES ET AUX LAURÉATS

2
0
0
9

Le dynamisme de la société québécoise jaillit de la créativité, des initiatives et du génie de ses membres. Parmi ceux-ci, des femmes et des hommes de mérite se démarquent par la constance de leurs efforts et par la qualité exceptionnelle de leurs réalisations. Nous sommes fiers de leur rendre hommage en leur décernant l'un des onze Prix du Québec dans les domaines de la culture et de la science.

Les lauréates et les lauréats de cette année ont mené de fructueuses carrières marquées par une vision originale et une volonté de dépassement qui leur a permis de repousser les limites de la connaissance dans leurs disciplines respectives. Ces hommes et ces femmes d'exception ont non seulement contribué au progrès de notre société, mais ils sont aussi devenus des sources d'inspiration pour les jeunes qui se préparent à prendre le relais.

Au nom des Québécoises et des Québécois, nous exprimons notre profonde gratitude à mesdames Paule Baillargeon, Monique C. Cormier, Denise Desautels et Victoria Kaspi ainsi qu'à messieurs Gilles Bibeau, André Gosselin, Otto Kuchel, Roland Lepage, Marcel Moussette, Gabor Szilasi et Luc Vinet.

Chères lauréates, chers lauréats, nous vous remercions sincèrement de votre apport à l'avancement de notre collectivité. Votre collaboration au rayonnement intellectuel du Québec mérite toute notre admiration.

Le ministre du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation,

Clément Gignac

La ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine,

Christine St-Pierre

PAULE BAILLARGEON



Prix Albert-Tessier

DENISE DESAUTELS



Prix Athanase-David

ROLAND LEPAGE



Prix Denise-Pelletier



Prix Georges-Émile-Lapointe
MONIQUE C. CORMIER



Prix Gérard-Monisset
MARCEL MOUSSETTE



Prix Paul-Émile-Borlidas
GABOR SZILASI

LUC VINET



Prix Armand-Frappier

GILLES BIBEAU



Prix Léon-Gérin

ANDRÉ GOSSELIN



Prix Lionel-Boulet



Prix Marie-Victoire
VICTORIA KASPI



Prix Wilder-Penfold
OTTO KUCHEL

PRIX DU QUÉBEC

Prix Athanase-David

«Écrire est en soi un geste de lumière»

Denise Desautels lie l'art et la mort aux mots

«Écrire est pour moi un geste vivant, un geste de résistance. C'est lutter contre ce qui va de soi, et savoir, comme Sisyphe, qu'il nous faudra recommencer, toujours recommencer, avec une pensée et une précision dans le langage sans cesse à reconquérir, à renouveler.» Pour ce langage et cette voix d'écrivaine qu'elle s'est forgée et qui résonne dans le paysage littéraire québécois depuis plus de trente ans, Denise Desautels se voit aujourd'hui remettre le prix Athanase-David.

ISABELLE BINGGELI

Dans un registre sensible à l'expérience humaine, celle qui se qualifie d'«archéologue de l'intime» a publié une vingtaine de recueils de poésie, un récit, *Ce fauve*, *Le Bonheur*, une correspondance, une quinzaine de livres d'artistes ainsi que de nombreux textes radiophoniques. Au centre de son œuvre, lié à une réflexion sur l'intimité et la féminité, il y a le deuil, la mort. Un thème qui évoluera au gré des écrits, mais qui s'est imposé de lui-même. «Je crois que, toujours, la mort sera présente dans mon travail», souligne l'écrivaine. Elle prendra des visages différents. Dans son premier livre, *La Promeneuse et l'oiseau*, le «je» de cette narratrice d'il y a presque trente ans y parlait de la mort avec un terrible désir de s'en libérer. Après d'autres livres, une ouverture sur le monde extérieur et plusieurs collaborations avec des artistes, ma sensibilité et mon imaginaire à cet égard se sont naturellement transformés.»

Alliance d'art

Elle cite en exemple cet ouvrage de poésie datant de 1995, *Cimetières: la rage muette autour des photographies*, de Monique Bertrand, qui lui a permis d'aborder différemment cette obsession de la mort. «J'ai été éblouie par cette exposition, *La Rage muette*, de Monique Bertrand. Grâce à son travail,



Denise Desautels

REMY BOILY

J'ai pu véritablement me promener dans un cimetière et en éprouver du plaisir, chose qui m'aurait paru impossible quelques années auparavant. Me sentant accompagnée par l'œuvre d'une autre, j'ai plongé autrement dans la douleur humaine. À un point tel que, dans mon travail d'écriture, il y a l'avant et l'après-Cimetières: la rage muette.»

Les liens étroits qu'elle a développés avec les artistes visuels, notamment Francine Simonin (*Écritures/Ratures*), Irene F. Whittoime (*La Répétition*), Martha Townsend (*Le Saut de l'ange*), Michel Goulet (*Leçons de Venise*), Jocelyne Allouche (*Un livre de Kafka à la main*), la stimulent, la poussent à approfondir ses thématiques privilégiées. «Les collaborations avec les artistes m'amènent sur des chemins de traverse que, seule, je n'aurais peut-être pas osé prendre. Elles m'aident à contrer la répétition, à éviter de piétiner, de me piéger moi-même.»

La recherche de vérité

Outre ces aspects de l'écriture de Denise Desautels, il faut également mentionner ce lien constant entre l'autobiographie et la

quête de l'intime. L'autobiographie ne l'intéresse pas en soi, indique l'auteure, même s'il y a un parallèle à faire entre les personnages de ses écrits et elle-même. Elle privilégie, dans son écriture, la vérité du récit à sa propre vérité. «Lorsque je parle de ma mère, de la mort de mon père, c'est avant tout ce qui est humain qui nous intéresse. Et c'est cette humanité que je porte en moi, que je connais le mieux, que je travaille pour comprendre cette passionnante complexité de la nature humaine.»

Cette quête de vérité se traduit aussi dans l'œuvre de l'écrivaine par une précision, une justesse des mots. L'écriture qui donne la mesure des grandes questions, celle qui se méfie des réponses et des certitudes immédiates, c'est à elle que s'identifie Denise Desautels. «La poésie peut déranger parce que ses mots, choisis avec précaution, nous forcent à voir le monde tel qu'il est», souligne-t-elle. Elle ajoute avoir en ce moment la folie du mot juste, mais elle reconnaît du même souffle que certaines choses sont presque de l'ordre de l'inexprimable. «Le domaine des émotions, des sentiments, l'amour, la liberté, les questions de l'univers, tout n'est pas simple. Mon travail d'écrivaine, c'est justement d'illustrer que notre monde est beaucoup plus complexe qu'on ne le pense.»

De multiples prix littéraires et distinctions ont marqué le parcours de l'auteure, dont le Prix du Gouverneur général du Canada et le Prix de la revue *Estuaire* pour *Le Saut de l'ange*, le Prix de la Société des écrivains canadiens et le Prix de la Société Radio-Canada pour *Tombeau de Lou*, le Prix du Festival international de poésie de Trois-Rivières pour *Leçons de Venise* et une bourse du Conseil des arts et des lettres du Québec pour sa «contribution exceptionnelle à la culture québécoise». Depuis 1980, elle participe régulièrement, au Québec et à l'étranger, à des colloques d'écrivains, à des lectures et à des entretiens qui portent sur la poésie québécoise, mais aussi sur les rapports entre l'écriture et les arts visuels tout particulièrement.

Collaboratrice du Devoir

Prix Wilder-Penfield

Un médecin venu de l'Est

Otto Kuchel affiche un parcours humain et scientifique exceptionnel

À 87 ans, le Dr Otto Kuchel cumule un parcours scientifique et humain comme on en voit rarement. Entre autres, il a dû fuir son pays et franchir le terrible rideau de fer pour venir faire carrière ici. En 60 ans de carrière scientifique, 20 ans en Tchécoslovaquie et 40 ans au Québec, il est devenu l'une des sommités concernant le rôle des hormones dans le contrôle de la tension artérielle.

CLAUDE LAFLEUR

La longue existence d'un Otto Kuchel témoigne d'un monde qu'on est en train d'oublier. Ainsi, dans les années 1960, en Tchécoslovaquie, Otto Kuchel jouissait d'une telle réputation à l'Ouest qu'il a été invité par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) à parfaire ses travaux aux États-Unis durant un an. «C'était une chose rare à l'époque», souligne-t-il. Son pays, ne pouvant refuser un tel honneur, doit accepter de le laisser aller... en s'assurant toutefois de garder précieusement sa femme et ses enfants au pays. «C'était la garantie que je reviendrais», dit-il. Vous ne pouvez pas imaginer la surveillance dont j'ai fait l'objet durant mon séjour aux États-Unis!»

De même, comme médecin spécialiste, il est consulté par les hauts dirigeants soviétiques, dont Youri Andropov, alors chef du KGB (on rapporte que, lorsqu'Andropov a pris la direction de l'URSS en 1982, le Dr Kuchel, résidant alors au Québec, aurait été interrogé par la CIA, qui cherchait à en savoir le plus possible sur le nouveau dirigeant). Et, même après qu'il a fui le bloc de l'Est, les médecins

russe ont continué de scruter ses nouvelles recherches, qui portaient sur certains maux dont souffrent les cosmonautes après leur retour sur Terre.

Un parcours de réfugié

Dans les années 1960, malgré sa carrière remarquable, Otto Kuchel rêve de passer à l'Ouest. «Même pour quelqu'un comme moi, qui bénéficiera d'un statut privilégié dans mon pays, la vie derrière le rideau de fer était insoutenable», commente-t-il.

En 1963, en organisant un congrès scientifique à Prague, il fait la rencontre du Dr Jacques Genest, le futur fondateur de l'Institut de recherche clinique de Montréal (IRCM). «Par la suite, je l'ai rencontré

à maintes occasions», se rappelle-t-il. Entre autres, durant son séjour aux États-Unis, le chercheur tchécoslovaque est invité par deux fois à titre de conférencier à l'Hôtel-Dieu de Montréal. C'est l'occasion pour lui d'assister à la construction de l'IRCM (son futur institut de recherche), tout juste à côté de l'Hôtel-Dieu. «Je l'ai vu en construction!», se rappelle-t-il, encore émerveillé.

En août 1968, l'armée russe envahit la Tchécoslovaquie afin

VOIR PAGE 5: KUCHEL



Otto Kuchel

« Les traces de l'homme m'intéressent beaucoup, qu'il s'agisse d'architecture, d'intérieurs ou tout simplement d'une rue ou d'une enseigne. Il existe toujours un lien dans mes photographies entre la nature et l'homme. » (1980)

GABOR SZILASI continue de laisser sa marque. Professeur émérite de l'Université Concordia où il a enseigné de 1979 à 1995, il a inspiré des centaines d'étudiants et il demeure toujours une grande inspiration.

L'Université Concordia félicite le récipiendaire 2009 du **prix Paul-Émile-Borduas** qui récompense un artiste pour l'ensemble de son œuvre dans les domaines des arts visuels, des métiers d'art, de l'architecture et du design.

UNIVERSITÉ
Concordia
UNIVERSITY

Bravo Roland Lepage!

Fière de toujours partager la scène avec toi, toute la communauté théâtrale de Québec te salue chaleureusement!

THÉÂTRE PÉRISCOPE NUAGES EN FANTASME LE THÉÂTRE DU TRIDENT THÉÂTRE DE LA BORDEE PREMIER Acte les Cues Recs Le Théâtre BLANC

INSTITUT DE RECHERCHES CLINIQUES DE MONTRÉAL

Affilié à l'Université de Montréal

**35 UNITÉS DE RECHERCHE
6 AXES DE RECHERCHE**

Biologie intégrative des systèmes et chimie médicinale
Cancer
Immunité et infections virales
Maladies cardiovasculaires et métaboliques
Neurobiologie et développement
Recherche clinique et biotechnique

**1 CLINIQUE DE PRÈS DE 40
PROFESSIONNELS DE LA SANTÉ**

IRCM

www.ircm.qc.ca

FÉLICITATIONS à Otto Kuchel
Prix Wilder-Penfield

Directeur du laboratoire des études du système nerveux autonome à l'IRCM de 1975 à 1996

Credit photo: Rémy Boily

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Le Musée d'art de Joliette souhaite féliciter l'artiste Gabor Szilasi, lauréat du prix Paul-Émile Borduas 2009. Le Musée est fier d'avoir pu contribuer à cette reconnaissance artistique qui confirme, tant aux yeux de ses pairs qu'à ceux de l'ensemble des Québécois, l'influence de ce grand artiste dans le développement de l'art photographique au Québec et l'importance du rôle qu'il occupe encore aujourd'hui au sein de la communauté artistique du Québec. Nos plus respectueux hommages à cet artiste d'exception.

145, rue du Père-Wilfrid-Corbett
Joliette (Québec) J8A 4T3
450 756-0311
www.musee-joliette.org
Mardi au dimanche, 12 h à 17 h

PRIX DU QUÉBEC

KUCHEL

SUITE DE LA PAGE G 4

de mettre fin au soulèvement du Printemps de Prague. Par suite de cette invasion, le rideau de fer s'ouvre brièvement, de sorte que le scientifique y voit la chance de s'enfuir. «C'était la première fois que je pouvais sortir avec toute ma famille, dit-il. Mon départ a été précipité, malgré le fait que j'anticipais ce moment depuis longtemps.»

Otto Kuchel se savait le bienvenu au Québec: «Je suivais tout ce qui s'y passait et je maintenais mes contacts.» La famille Kuchel prend donc le premier vol Vienne-Montréal, où l'attend le D^r Genest. «Je suis arrivé le 14 septembre 1968 et, le 15, j'ai commencé mes activités à l'Institut. Ce n'est pas le parcours habituel d'un réfugié!», lance-t-il, visiblement encore ému.

Carrière scientifique

C'est tout naturellement en suivant les traces de son père qu'Otto Kuchel devient médecin et chercheur clinicien. «Mon père, un médecin extraordinaire et grand humaniste, m'a initié à ces disciplines», dit-il. Et, lorsque son père amorce sa carrière dans les années 1940, l'endocrinologie promet d'importantes avancées grâce à une nouvelle discipline: la biochimie (l'application de la chimie au corps humain). À l'époque, la science commence à peine à comprendre que les hormones jouent des rôles importants.

«Dans les années 1930, les hormones étaient considérées strictement comme des supports de l'activité sexuelle, mais sans plus, dit-il en riant. La possibilité qu'elles jouent un rôle dans le maintien de l'équilibre en sel et de la tension artérielle était récente... et c'est ce qui m'a fasciné au début de ma carrière de chercheur.» Le D^r Kuchel devient par conséquent l'un des grands explorateurs de cette avenue.

La liste des découvertes qu'il réalise durant ses 60 années de carrière, en recherche tant fondamentale que clinique, est longue. Le D^r Kuchel synthétise pour nous son parcours en ces termes: «Ma principale découverte scientifique est le rôle que joue la dopamine dans la régulation de l'équilibre du sel et de la tension artérielle, dit-il. Nous avons découvert qu'une carence en dopamine peut causer une enflure inexpliquée (un œdème), particulièrement chez les femmes, ou une élévation de la tension artérielle. Par contre, un excès de dopamine peut causer une baisse excessive de la tension artérielle.» Ces deux problèmes étant assez facilement traitables, le D^r Kuchel et ses collègues ont mis au point des traitements qui font désormais partie de la panoplie de base servant à remédier aux problèmes de tension artérielle.

En particulier, le D^r Kuchel a trouvé la façon de soulager les femmes souffrant d'une enflure générale. «On ne sait pas pourquoi, mais des femmes deviennent tellement enflées, certains mois, qu'elles peuvent gagner jusqu'à une vingtaine de livres, explique le médecin. C'est quelque chose d'incroyable! On qualifie cette condition d'œdème idiopathique. Idiopathique, en médecine, veut dire: "on ne sait pas pourquoi!"»

Sa principale contribution à ce chapitre est d'avoir découvert que cette forme d'œdème provient d'une carence en dopamine et qu'on peut y remédier simplement en prescrivant un composé de substitution.

Otto Kuchel raconte que certaines patientes qu'il a traitées voilà des décennies lui sont encore si reconnaissantes que, chaque année à Noël, elles lui envoient un mot de remerciement.

Collaborateur du Devoir

Prix Denise-Pelletier

Les temps d'une vie bien remplie

Roland Lepage va sur scène pour une septième décennie

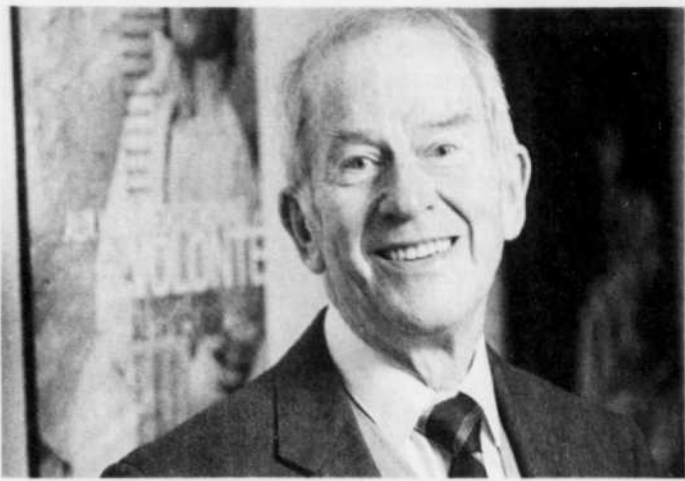
Il y a un peu plus de 65 ans, Roland Lepage est monté sur une scène de théâtre pour la première fois: ce fut le coup de foudre! Esquissé (trop rapide) du parcours d'un homme passionné qui reçoit cette année le prix Denise-Pelletier.

MICHEL BÉLAIR

Cela se passait à Québec, à la toute fin de la Deuxième Guerre mondiale, dans un spectacle présenté par la petite troupe qu'animaient Pierre Boucher et Paul Hébert: Roland Lepage avait alors 16 ans et «tripait» comme un excité sur le latin, le grec et les arts en général... Ce qui lui donne, faites le calcul, 81 ans aujourd'hui, au moment où il se prépare à sauter dans une toute nouvelle création, en janvier au Périscope, avec la petite compagnie Les Nuages en pantalon: *Il y aura*, de Jean-Philippe Joubert, un spectacle solo.

Un géant discret

Roland Lepage raconte de façon tellement passionnante les grandes étapes de son parcours que nous avons passé plus d'une heure ensemble au téléphone la semaine dernière, sans sentir une seconde le temps nous filer entre les doigts. Il m'a tout dit! Surtout sa passion pour la vie, la culture, l'art en général et le théâtre en particulier. Avec un enthousiasme communicatif, il s'est amusé à décrire son parcours, de l'époque des pionniers jusqu'à son prochain rôle; toujours très précisément, dans le moindre petit détail signifiant, avec plein d'anecdotes foison-



Roland Lepage

KÉMY BOILY

nantes de vie et de couleurs chaudes à toutes les phrases...

Tout commence vraiment pour lui, comme pour la plupart des mordus de théâtre à cette époque, avec une série de longs séjours en Europe... parce qu'il n'y avait pas d'école ici, comme Hélène Loiseau et Paul Hébert nous l'avaient déjà raconté en ce même cahier. Sauf que Lepage a choisi d'étudier à Bordeaux, d'où il partait souvent pour des tournées en province qui l'amènent bientôt en Italie, où il choisit de s'installer; sa connaissance de la langue lui fera, beaucoup plus tard, traduire — Goldoni, oui, mais Tchekhov aussi et Garcia Lorca encore plus tard — puis écrire ses propres textes. Lorsqu'il revient définitivement ici, après quelques autres séjours, c'est pour participer aux heures de gloire de la télévision pour enfants...

Il est rare de rencontrer quelqu'un qui s'incarne aussi intensément dans ce qu'il dit et dans sa façon de le dire. Roland Lepage séduit par sa vivacité, son

intelligence, sa drôlerie et ses aptitudes à la mise en contexte, disons. Par son humilité aussi. Il aura vécu une carrière de géant en se faisant discret.

En scène et par l'image

On ne se rend pas vraiment compte de l'ampleur du travail qu'il a accompli jusqu'ici. Lepage est aujourd'hui redevenu d'abord comédien — «J'attends toujours mon plus grand rôle!» — lui qui a joué déjà dans des centaines de productions au théâtre, sans compter d'innombrables séries télévisées à toutes les époques ou presque. Mais il est aussi le père de Marie Quatre-Poches, de *La Ribouldingue* et de plusieurs des joyeux personnages de la télé de Radio-Canada — Monsieur Beaudouine, c'est lui! — où il a travaillé dès 1957. C'est là aussi que, en plus de jouer, il a écrit ou scénarisé quelques séries qu'on connaît moins, comme *Marius*, qui se déroulait à l'époque des Romains.

Mais c'est probablement avec

Le Temps d'une vie et *La Complainte des hivers rouges* — deux des plus beaux textes de théâtre qu'on ait jamais écrits ici — qu'on a pris conscience de son immense talent et de sa polyvalence. Le plus drôle, raconte Lepage, c'est qu'il a commencé à écrire pour le théâtre à la demande de son ami André Pagé (rencontré sur les plateaux des émissions pour enfants), qui cherchait des textes d'ici devant servir d'exercices pour les étudiants de l'École nationale de théâtre, qu'il dirigeait alors... Durant cette période, qui nous mène jusqu'à la fin des années 1970, Roland Lepage a enseigné à l'École et a fait de la mise en scène, avant de retourner s'établir à Québec, fuyant les marteaux-piqueurs du Montréal qui s'élevait sauvagement autour de sa petite maison de la rue Fort.

À Québec, il a un peu plus de temps devant lui, travaille à des traductions et des adaptations et redevient d'abord comédien, avant qu'on ne lui demande de diriger le Trident. Durant son mandat de cinq ans, de 1988 à 1993, il trouve le moyen de donner l'occasion de s'épanouir à toute une génération de comédiens, de metteurs en scène, de concepteurs et de directeurs de théâtre. Certains disent même que, avant l'autre Lepage (Robert), Roland Lepage est l'homme qui a permis l'éclosion du milieu théâtral de Québec, dont l'effervescence se fait maintenant ressentir jusqu'à Montréal.

Ce prix Denise-Pelletier vient enfin reconnaître l'apport immense d'un homme de théâtre passionné, d'un humaniste et d'un homme de cœur à l'histoire du théâtre d'ici. Merci, monsieur!

Le Devoir

LE PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC

M. Roland Lepage
Comédien

est fier de rendre hommage à un de ses anciens
M. Roland Lepage (Promotion 1947), lauréat 2009
du Prix Denise-Pelletier (arts d'interprétation).

Félicitations!

www.psq.qc.ca
6, rue de la Vieille-Université, Québec QC G1R 5X8

PARTENAIRES:
L'ÉCOLE DES URSLINES DE QUÉBEC
LA FUTURE ÉCOLE HÉBERT-COULLARD

Prix Georges-Émile-Lapalme
Monique C. Cormier
pour sa contribution à la qualité et au rayonnement de la langue française

Monique C. Cormier est professeure titulaire au Département de linguistique et de traduction, et vice-doyenne aux affaires professionnelles à la Faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal. Elle a été présidente de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec et elle a notamment mis sur pied l'événement «La Journée québécoise des dictionnaires».

Les Presses de l'Université de Montréal
www.pum.umontreal.ca

Université de Montréal

Les Éditions du **Noroît**

Nos félicitations à **Denise Desautels** pour le **Prix Athanase-David**. L'éditeur et l'auteure sont associés et complices depuis plus de trente ans. Depuis *Comme miroirs en feuilles* (1975) jusqu'à *L'œil au ralenti* (2007), les mots ont fait leur chemin.

Longue vie et lectures nombreuses à cette oeuvre unique.

« Je ne veux ni décrire, ni commenter, ni fabuler. Je dis simplement : écrire. Avec des nœuds, des fils d'acier qui se seraient agglutinés au fond de ma langue. Écrire. »

www.lenoroit.com

PRIX DU QUÉBEC

Prix Gérard-Morisset

Hier, comme si c'était aujourd'hui

Marcel Moussette redécouvre les habitats des premiers colons

Marcel Moussette a entrepris sa carrière d'archéologue en 1968 et, pendant plus de 40 ans, il a utilisé son bagage de connaissances en archéologie pour étudier l'histoire de la culture matérielle des francophones d'Amérique du Nord. Dans une première tranche de vie professionnelle, il a poursuivi ses recherches pour le gouvernement du Canada et, par la suite, il s'est tourné vers une carrière universitaire. Son travail lui vaut de recevoir en 2009 le prix Gérard-Morisset.

RÉGINALD HARVEY

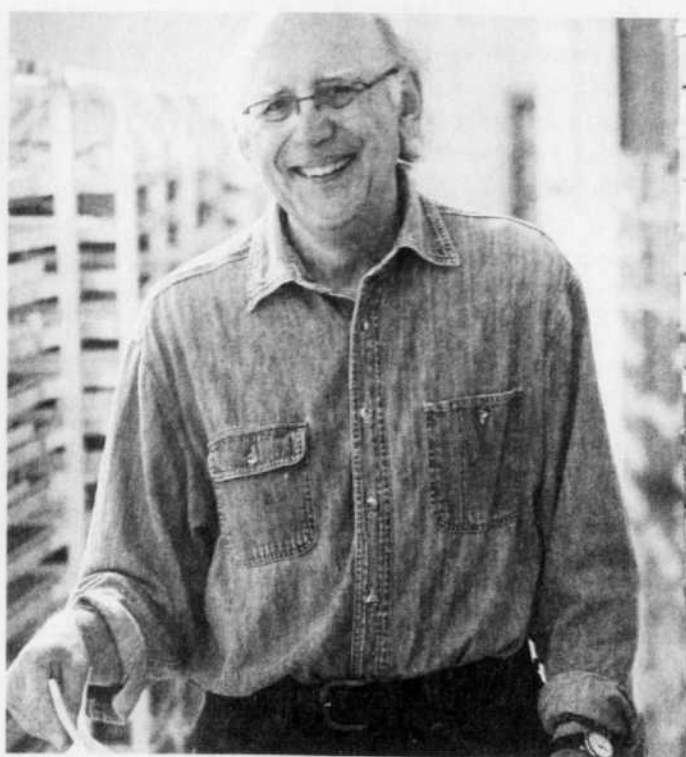
Il étudie d'abord en biologie à l'Université Laval, où il obtient un bac dans cette discipline, et n'œuvre qu'un an dans ce domaine avant de retourner aux études. Mais Marcel Moussette bifurque alors vers l'ethnologie: «Durant cette année-là, j'ai travaillé beaucoup avec les pêcheurs en pêche expérimentale du côté de Grande-Rivière; c'est à ce moment-là que je me suis aperçu qu'il existait toute une tradition autour des pêcheurs. Il y a l'acte de prendre le poisson, mais il y a aussi toute la dimension humaine qui l'entoure.» Son entourage l'influence: «J'avais déjà des amis qui étaient passés du côté de l'anthropologie. Je possédais un vif intérêt envers la façon dont les pêcheurs s'adaptent à leur environnement.»

Au moment de se tourner vers cette science, il est encadré par un tuteur du nom de Paul Tolstoy. Ce professeur et anthropologue réputé devient pour lui une source d'inspiration: «Il est maintenant âgé de près de 80 ans et il est à la veille de prendre sa retraite. À son contact, j'ai découvert que ce qui m'avait intéressé pendant mes études en biologie, c'était

toutes les questions d'évolution des vivants, c'est-à-dire la dimension historique de la biologie.» Il s'engage dans cette voie de l'anthropologie, qui le conduira vers l'obtention d'une maîtrise. Il publiera en 1979 *La Pêche sur le Saint-Laurent*, dont il puisera la matière dans ses études en biologie et dans ses travaux au deuxième cycle universitaire.

A peu près au même moment, il se captive pour une science nouvelle et en émergence qui a pris naissance du côté des États-Unis, l'archéologie historique: «C'était lié au développement des lieux historiques où s'étaient installés les premiers colons venus d'Angleterre.»

Le modèle américain est importé au Canada à la fin des années 1960 et transporté du côté du grand projet de Louisbourg, au Cap-Breton, où s'affairent plusieurs archéologues étrangers; Marcel Moussette, qui est à l'emploi de Parc Canada, se joint à eux, en majorité des Américains et des Anglais: «On a effectué une première fouille au fort Beauséjour, après quoi je suis allé à Ottawa, où j'ai passé sept ans. Par la suite, un bureau régional s'est ouvert à Québec. Je m'y suis retrouvé pour cinq autres années et on a mis sur



Marcel Moussette a travaillé pour le gouvernement fédéral et dans le milieu universitaire.

le pied du laboratoire destiné à cette région.»

Changement de direction

Marcel Moussette a connu deux tranches de vie professionnelle: la première à l'emploi du fédéral et la deuxième quand il plonge dans le milieu universitaire: «J'ai fait mes classes à Parc Canada; c'est là que j'ai préparé mes terrains, que j'ai mûri mes compétences, qu'on m'a donné des responsabilités et que j'ai pu faire du travail en archives même si je n'avais pas une formation d'historien. Il y a des

choses que j'ai apprises dans mon milieu de travail.»

Si, jusque-là, il s'est penché sur les lieux historiques pour effectuer des recherches, il se sert alors de son expérience de travail pour rédiger sa thèse de doctorat en ethnologie à l'Université Laval, tout en continuant à travailler. À la fin de 1981, il obtient le poste de professeur en archéologie historique que Laval a décidé d'ouvrir. M. Moussette vit un profond changement: «J'avais 41 ans à l'époque et je n'avais jamais si

j'avais eu beaucoup de contacts avec les gens de recherche dans les laboratoires de Parc Canada. Je quittais la fonction publique, où tout était orienté vers une recherche appliquée, pour tomber dans un milieu où je pouvais me tourner vers le fondamental. J'ai reçu toute l'énergie dégagée par les rapports avec les étudiants, j'ai dirigé des mémoires et des thèses, j'ai communiqué mes connaissances, etc. Pour moi, cela a été une découverte fantastique qui m'a apporté beaucoup et qui m'a changé. Sur le plan personnel, c'est ce qui m'a le plus marqué dans ma carrière.»

Une réalisation de taille

D'un point de vue professionnel, il fut l'âme et le maître d'œuvre du chantier-école: «Il existait déjà auparavant, mais il s'agissait de le faire fonctionner de façon systématique et de faire en sorte que ses activités se poursuivent. C'est une réalisation intéressante qui a porté fruit, parce qu'on a formé des étudiants avec beaucoup de compétence et que c'est maintenant reconnu un peu partout. On a mis cela sur pied avec un collègue qui est aussi professeur en archéologie à Laval, Michel Fortin.» Il s'agissait de faire en sorte que les étudiants puissent réellement passer à l'action sur le terrain, même pour être en mesure par la suite de rendre compte des expériences vécues.

Dans ce but, survient un tournant pour Marcel Moussette: «C'est à ce moment-là qu'on a commencé les fouilles sur le site du Palais de l'intendant, qui est encore en exploitation après 25 ans. On est tombé là sur un en-

droit très riche et très complexe, et moi-même, d'année en année, j'ai dû me tenir à la fine pointe du savoir pour être capable d'interpréter les données, de travailler et de diriger des recherches en vue de la préparation de mémoires.»

Il se souvient de sa première idée en arrivant à Laval, avant d'arriver au chantier-école et au Palais: «Je voulais travailler beaucoup sur les sites des premiers colons, en raison de la biologie, de l'environnement naturel et de ma thèse de doctorat sur le chauffage domestique que j'avais toujours en tête. En 1987, j'ai commencé un travail de fouilles sur l'île aux Oies, où il y avait un bon potentiel de trouver des premiers habitats de colons. Je me suis rendu là durant dix étés, où je tenais deux chantiers-écoles pendant cette saison.» Il en résulte une monographie préparée par une de ses étudiants au sujet d'un des sites fouillés, qui paraîtra d'ici quelques semaines.

Il s'intéresse toujours, malgré la retraite venue, à un autre site, celui du Rocher-de-la-Chapelle: «On a là un premier habitat de colons, auquel succèdent deux autres occupations qui montrent bien comment l'évolution se produit.» En plus, il carresse un projet d'envergure, qui consiste en la réalisation d'un ouvrage de synthèse sur l'archéologie de la présence française en Amérique; Marcel Moussette prépare ce livre en collaboration avec un chercheur de l'Université du Sud de l'Alabama.

Collaborateur du Devoir

VINET

SUITE DE LA PAGE G 1

à l'extérieur de l'université», dit-il, précisant que l'établissement y est parvenu. L'Université McGill a parallèlement créé un programme de chaires internes.

Dans une lettre d'appui à la candidature de Luc Vinet au prix Armand-Frappier, Heather Munroe-Blum, principale et vice-chancelière de l'Université McGill, indique qu'il a par ailleurs joué un rôle de premier plan dans la création de *Génome Québec* en réunissant les principales parties intéressées, afin de mener à bien les étapes précédant la création de cette institution québécoise.

Depuis 2005, Luc Vinet est recteur de l'Université de Montréal. Il se dit fier d'avoir pu lancer officiellement le projet de campus sur le terrain de l'ancienne gare de triage d'Outremont. Le projet prévoit, dans un premier temps, la construction d'un pavillon des sciences. Au cours du mandat de Luc Vinet, l'Université de Montréal a aussi mis sur pied l'École de santé publique, inauguré un centre hospitalier uni-

versitaire vétérinaire à Saint-Hyacinthe, fait construire un pavillon de médecine à Trois-Rivières et créé le Centre de pharmacogénomique Beaulieu-Saucier, en partenariat avec l'Institut de cardiologie de Montréal. Le Centre sur la biodiversité est aussi en construction au Jardin botanique de Montréal.

Luc Vinet est également vice-président de la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CREPUQ) et membre du G-13, qui regroupe les treize universités canadiennes ayant la plus haute intensité de recherche.

Actions internationales

D'ici la fin de son mandat de recteur de l'Université de Montréal, le 31 mai 2010, il compte mener à bien différents projets entrepris, notamment l'évaluation des programmes. Il évoque également certaines initiatives internationales, qu'il dit avoir «très à cœur». Il mentionne ainsi le Forum international des universités publiques (FIUP), qui a été inauguré officiellement en 2007 et dont le secrétariat permanent

se trouve à l'Université de Montréal. «C'est important pour moi de quitter en m'assurant qu'il est en bonne santé», indique le recteur.

M. Vinet dit par ailleurs oser croire que le prix Armand-Frappier est un encouragement à poursuivre, à continuer d'offrir une contribution. «Il y a toutes sortes de dossiers, de champs, qui me préoccupent beaucoup.» Selon lui, les grands défis de l'université sont étroitement liés à ceux qui confrontent l'humanité. M. Vinet souligne que les universités forment les jeunes qui devront faire face, que des idées y germent et que des inventions y voient le jour. Il évoque la question des changements climatiques ainsi que des enjeux liés à la paix et à la pauvreté. «Le défi qu'on a, c'est de s'assurer que les universités répondent à cela et que, malgré la situation toujours un peu concurrentielle dans laquelle on est, elles restent altruistes et orientées vers ces grands enjeux. Et, donc, je vais m'employer, me mettre en disponibilité relativement à ces questions-là.»

Collaboratrice du Devoir

CORMIER

«Chaque université a défini sa politique linguistique en fonction de sa réalité»

SUITE DE LA PAGE G 1

Démocratisation

Une seule langue compilée dans les dictionnaires, la grande passion de Monique C. Cormier, son domaine de recherche. Une passion qu'elle partage avec le grand public tous les deux à trois ans en organisant la Journée québécoise des dictionnaires. Un événement festif ouvert à tous ceux qui s'intéressent aux mots. L'objectif: permettre un transfert des connaissances à l'ensemble de la société. Et parler de l'histoire de ces ouvrages, de ceux qui existaient au Québec à l'époque de la Nouvelle-France, les démythifier, expliquer comment ils s'élaborent, comment ils sont le reflet d'une société à une époque donnée.

Autre initiative, le concours J'ajoute un québécois: depuis l'an dernier, les citoyens peuvent proposer, aux éditeurs des principaux dictionnaires de la langue française, des mots utilisés au Québec. C'est ainsi que «guidoune», «hameçonner», «motton», «sparage», «cossin», «courieller», «éditique» et «orthopédagogue» ont fait leur apparition dans les éditions 2010 de l'un des trois grands, Larousse, Robert ou Multidictionnaire. «C'est la démocratisation de la langue, estime Monique C. Cormier. Ce sont des locuteurs qui proposent aux lexicographes de faire entrer dans les dictionnaires des mots qu'ils utilisent. Ils contribuent ainsi à la description de la langue.»

Le prix Georges-Émile-Lapalme vient donc ré-

compenser cette année une universitaire hors pair, une conférencière appelée à discourir tout autour de la planète, une professeure ayant formé la relève, quelque quatre-vingts étudiants aux cycles supérieurs, dont sept occupent aujourd'hui un poste de chercheur ou de professeur dans une université canadienne. Mais, surtout, une citoyenne québécoise amoureuse de sa langue et pas avare de son temps et de son énergie pour l'affermir, stimuler sa vitalité, favoriser sa qualité et son rayonnement.

Aussi, l'un des engagements dont elle est la plus fière est la recommandation de mettre en place une politique linguistique en faveur du français dans toutes les universités québécoises, recommandation que le gouvernement a fait sien en 2002, en intégrant à la Charte de la langue française. Et, aujourd'hui, tous ces établissements s'en sont dotés. «C'est important, parce que les universités ont dû se demander quelle place elles voulaient donner au français par rapport aux autres langues, estime-t-elle. Chaque université a défini sa politique linguistique en fonction de sa réalité.»

Engagement couronné de succès, donc, et maintenant Monique C. Cormier peut se consacrer à ses prochains objectifs: la préparation pour 2010 du 78^e Congrès de l'Association francophone pour le savoir (Acfas), dont elle préside le comité scientifique, puis l'organisation de la 4^e Journée québécoise des dictionnaires, prévue en 2011.

Collaboratrice du Devoir

Paule Baillargeon, réalisatrice, scénariste, comédienne
Prix Albert-Tessier 2009

Félicitations,
chère Paule!

Ton immense talent et
ton engagement
nous inspirent.

FCTNM



FEMMES DU CINÉMA
DE LA TÉLÉVISION ET
DES MÉDIAS

www.fctnm.ca



Vidéo Femmes

www.videofemmes.org

RÉALISATRICES
ÉQUITABLES

www.realisatrices-equitables.org



photo: Bertrand Carrière

Une actrice audacieuse
Une réalisatrice sensible
Une scénariste inspirée

L'ONF salue l'apport remarquable
au cinéma québécois de
Paule Baillargeon, lauréate
du prix Albert-Tessier 2009

ONF

OFFICE NATIONAL DU FILM
DU CANADA
NATIONAL FILM BOARD
OF CANADA

PRIX DU QUÉBEC

Prix Paul-Émile-Borduas

« Je ne prétendais pas être un grand artiste »

Gabor Szilasi documente le Québec depuis 50 ans

Il est arrivé à la photo par accident. Il en est, aujourd'hui, à 82 ans, une des figures majeures au Québec. C'est ce que clame l'année qui s'achève. Salué en mai au musée rétrospective lancée en mai au Musée d'art de Joliette, Gabor Szilasi s'est vu cette année attribuer le prix Paul-Émile-Borduas.

JÉRÔME DELGADO

Gabor Szilasi entre désormais dans le panthéon, comme premier photographe de tendance documentaire à le réussir.

Dans sa maison de la rue Grosvenor, qui s'ouvre sur une riche bibliothèque, véritable trésor de la photographie, Gabor Szilasi s'est montré simple et humble. Et surpris de la distinction. « Je n'ai pas fait de la photo pour réussir ma vie, mais par curiosité. Je n'ai même pas essayé de publier des livres. J'ai vraiment été surpris. Pourquoi moi? Je ne mérite pas ce prix. J'ai travaillé, c'est tout », confie l'ancien professeur d'université.

Ses reportages sur le Québec rural dans les années 1970, composés de portraits et d'intérieurs révélateurs des individus, ont fait sa renommée. Son parcours d'est en ouest de la rue Sainte-Catherine ainsi que ses personnages croqués sur le vif, tant à une populaire « Fête de la Saint-Jean » qu'à un sélect vernissage, l'ont classé dans la tradition du documentaire social. La France a son Cartier-Bresson, le Québec a son Szilasi.

Il travaillait et ne s'est jamais présenté chez le villageois en tenant de grands discours. « J'étais surpris de leur accueil. J'avais une barbe, un accent fort, plus fort. Mon attitude a peut-être aidé. Je ne prétendais pas être un artiste important. »

« Photo volée »

Il ne s'est cependant jamais caché. Au contraire. Pour lui, sa fonction de photographe doit être claire. S'il a un jour abandonné la rue comme lieu de travail, c'est qu'il ne se sentait plus à l'aise de faire de la « photo volée ». Il préférait « l'intimité des gens, leur appartement, leur chambre à coucher ».

« Je voulais confronter les gens. Les photogra-

phier dans une arène où ma présence de photographe était claire. Je ne suis pas Cartier-Bresson, qui faisait des photos sans être aperçu. »

À l'instar de l'Américain Paul Strand, c'est l'amour des gens ordinaires qui l'anime, même au moment de photographier un bâtiment.

« Je n'ai jamais voulu photographier des vedettes. On ne peut pas faire une mauvaise photo de Mick Jagger ou de Céline Dion, aime-t-il répéter. Je ne m'intéresse pas aux grands châteaux, mais à l'architecture populaire. Celle réalisée par les gens ordinaires. L'architecture commerciale, la rue Saint-Catherine, les villages de l'Abitibi, de la Beauce... »

Les grands espaces, la nature, eux, ne l'ont jamais attiré. Comme s'il rejetait tout ce qui était, de soi, magnifique.

« Autant j'adore me promener en nature, y prendre une photo ne m'intéresse pas. Il n'y a pas d'humain. Si je vois un fil téléphonique, peut-être, ça, oui. »

Sorti de prison

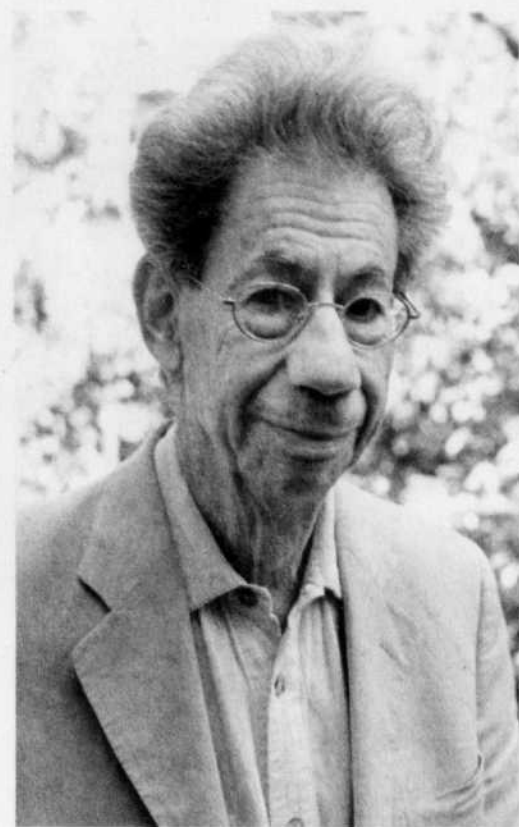
Gabor Szilasi, le photographe québécois, aurait pu ne pas exister. Cet enfant de Budapest, né de parents juifs — « mais convertis au protestantisme avant ma naissance », dit-il — aura été pourchassé par deux régimes (le nazisme, puis le communisme). Étudiant en médecine, il ne se destinait pas à une carrière artistique. Une évacuation manquée en 1949 et l'emprisonnement qui s'ensuit stoppent ses études.

À sa sortie de prison, il s'achète un Zorki (imitation du Leica), puis s'empare de la photographie de rue en feuilletant des publications où il découvre les Izis, Cartier-Bresson, mais aussi Richard Avedon. Lorsqu'il arrive à fuir enfin la Hongrie avec son père, sous le coup de la révolution de 1956, il a 28 ans et quelques clichés derrière lui.

Il s'établit à Montréal en 1959, attiré par un emploi de technicien en chambre noire à l'Office du film du Québec. À ses yeux, sa carrière commence là. Dans l'obscurité.

On lui offre la possibilité de parcourir le pays, comme reporter photographique. Les années 1960, pour cet autodidacte, sont ses années de formation. L'école de terrain.

« Pour un de mes premiers reportages, je suis allé à une foire agricole pour photographier les bêtes gagnantes. Je n'avais aucune idée comment



REMY BOILY

Le photographe Gabor Szilasi est animé par l'amour des gens ordinaires. « Je n'ai jamais voulu photographier des vedettes », précise-t-il.

faire. Je me suis posé devant l'animal, je l'ai soigneusement cadré et j'ai fait de jolies photos de passeport. Mais les vaches sont toutes les mêmes. Au bureau, ils ont rigolé. Les photos étaient inutilisables. Mon premier échec. »

Il réfute l'étiquette qu'on a souvent collée à son travail, celle du regard d'étranger. Peut-être comme homme de ville parachuté en monde rural, mais pas plus. Il est le cousin des Perrault et Brault du cinéma.

« Lors de ma première série dans Charlevoix, dit-il, j'étais un des rares, sinon le seul, à travailler avec un appareil 4x5. J'ai regardé et examiné les gens de la campagne. »

Gabor Szilasi a touché à peu près à tous les appareils. L'expérimentation de l'appareil panoramique l'a conduit à exploiter la complexité d'un paysage urbain. Entre le 4x5 et le 35 mm, il a préféré le premier parce qu'il ralentit le processus. Il a ainsi pris conscience « des quatre barres de l'image et de tout ce qui se passe autour ».

Tout argentique

En photo couleur, il a documenté les enseignes lumineuses afin de montrer leur intégration à l'architecture. Mais, surtout, il s'en est servi pour ses intérieurs. « Les couleurs des objets, des murs, définissent les goûts personnels, les différences sociales, culturelles. »

La photo numérique, par contre, ne le séduit pas. L'argentique, il l'apprécie pour la profondeur de l'émulsion. « Alors que, avec le jet d'encre, tout reste en surface », estime-t-il. Et il n'est pas convaincu que tous ces pixels lui survivront longtemps, « alors qu'il existe des négatifs de 150 ans ».

Au-delà de la technique, la qualité d'une photo, en est-il convaincu, passe par le contenu. C'est ce qu'il répétait à ses étudiants. L'image floue est acceptable si « elle dit quelque chose ».

Et, chez lui, le contenu est ce moment présent qu'il a essayé de capter. Son meilleur exemple? Il saute sur le catalogue coproduit par le Musée d'art de Joliette et en deux secondes trouve une vue de Saint-Hilarion, à flanc de montagne. Un de ses rares paysages.

« Les nuages arrivaient et ont tenu un instant les champs et le village dans l'ombre. L'église ressort. C'est un petit village et il a une immense église. » L'impact n'était pas le même sous le soleil, assure le photographe.

À 82 ans, Gabor Szilasi demeure actif. Après avoir travaillé avec les Impatiens, projet où il a tenté de « démythifier la maladie mentale et la photo de portrait », il fréquente un groupe de poètes. Il songe à un livre avec des poèmes manuscrits. Comme dans le *Paris des rêves* (1950), d'Izis, qui avait invité Cocteau et autres Breton. Ce livre, dont il conserve une copie dans sa précieuse bibliothèque, est un de ceux qui ont ouvert ses yeux à Budapest.

Collaborateur du Devoir

UdeM L'EXCELLENCE RÉCOMPENSÉE

GILLES BIBEAU

Professeur titulaire

Anthropologie

Faculté des arts

et des sciences

PRIX LÉON-GÉRIN



DR OTTO KUCHEL

Professeur émérite

Médecine - Spécialités médicales

Faculté de médecine

et chercheur à l'Institut

de recherches cliniques

de Montréal (IRCM)

PRIX WILDER-PENFIELD



MONIQUE C. CORMIER

Professeure titulaire

Linguistique et traduction

et vice-doyenne aux affaires

professionnelles

Faculté des arts et des sciences

PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME



LUC VINET

Recteur

PRIX ARMAND-FRAPPIER

Bravo! Quatre membres de la communauté de l'Université de Montréal ont été honorés d'un Prix du Québec. Cette très haute distinction du gouvernement du Québec illustre de manière éloquente le travail des professeurs, des chercheurs et des hauts dirigeants qui contribuent chaque jour à notre avancement scientifique et culturel ainsi qu'à celui de l'ensemble de la société.

L'UdeM, l'une des meilleures universités au monde selon le *Times Higher Education*, forme avec ses écoles affiliées, HEC Montréal et l'École Polytechnique, le premier pôle d'enseignement et de recherche du Québec. Elle accueille le second corps étudiant en importance au pays et figure, sur le plan de la recherche, au quatrième rang du classement canadien établi par *ReSearch Infosource*.

Université  de Montréal

PRIX DU QUÉBEC

Prix Albert-Tessier

Et rien n'a vraiment changé

Paule Baillargeon regrette ces films qui n'ont pu être

Hypersensible, fragile et forte, avec sa beauté sans apprêt, sa griffe de lucidité et de finesse, souvent primée, pas toujours reconnue à sa juste valeur. Brillante et discrète, la voici au café, volubile, ardente, cette Paule Baillargeon qui vient de recevoir le prix Albert-Tessier.

ODILE TREMBLAY

Petite constatation, en passant. Paule Baillargeon n'est que la quatrième femme à recevoir le prix Albert-Tessier, qui couronne depuis 1980 un cinéaste québécois majeur. Avant, il y eut Anne-Claire Poirier, Micheline Lanctôt, Léa Pool. Aujourd'hui, la nouvelle lauréate soupire: «*Si peu de cinéastes femmes s'aventurent dans la fiction...*»

Paule Baillargeon, qui s'est tant battue depuis les années 60 pour le féminisme et la cause des réalisatrices, constate que rien n'a vraiment changé.

«*Il faut que les femmes descendent en elles et arrêtent de se confiner uniquement au documentaire. On leur souhaite de s'acharner.*» Elle se dit bien consciente toutefois que la quête de producteurs est plus difficile pour elles que pour eux, obtenir le financement également. «*Quand je dépose auprès des institutions, je suis refusée...*»

Presque ironique, ce prix...

Car la cinéaste affiche des regrets: n'avoir pas tourné davantage.

«*Je ne sais pas pourquoi mon univers est si peu compris, si peu désiré. J'avais un style, une vision, une éthique, une haute idée du cinéma.*»

J'aurais dû être encouragée.» Son univers, elle le définit comme un cinéma d'intériorité, de métaphore avec des éléments fantastiques. Qu'à cela ne tienne! Paule Baillargeon est cinéaste résidente à l'ONF et devrait d'ici deux ans livrer un film sur son parcours d'artiste, dont elle écrit actuellement le scénario.

Enfant de Val-d'Or, elle a connu les entraves comme les libérations. Huit ans pensionnaire dans des couvents et fort malheureuse de s'y sentir emprisonnée, elle fut par la suite dans l'épicentre des grands éclatements culturels. Refusant avec ses compagnons les diplômes de l'École nationale de théâtre en 1969, pour contester un établissement alors sclérosé, Paule Baillargeon est membre fondatrice du Grand Cirque ordinaire, noyau de créativité sans entraves. «*Le Grand Cirque fut mon école. On inventait tout. Le Québec venait au monde et nous avec lui, au cours de ces années extraordinaires, évoque-t-elle. C'est avec lui que j'ai découvert que j'étais une fille d'images et que je pouvais écrire.*»

Il est loin le temps où elle a coréalisé avec Frédérique Collin, en 1979, *La Cuisine rouge*, financé par un spectacle-bénéfice. Dans un bar en fouillis, en unité de temps et de lieu, des



Après tant d'années de batailles, la cinéaste et comédienne Paule Baillargeon n'a pas remis sa colère.

hommes et des femmes s'y confrontaient violemment et le machisme en prenait plein la poire. Elle ne revendique pas toutes ses aspérités. Au cours du tournage, des réorientations avaient été prises, qu'elle n'avalisait pas vraiment. «*Au départ, on chargeait autant les hommes que les femmes, puis les hommes ont seuls écopé. Je suis féministe, mais l'étiquette de radicale me vient de La Cuisine rouge.*»

«*Le film le plus personnel que j'ai écrit et réalisé est Anastasie Oh ma chérie. Le seul qui me définissait vraiment.*» En 1976, elle avait mis au monde ce moyen métrage, sur une femme qui se coupait de la société pour se connaître et se protéger. Perçue

comme folle par l'entourage, mais en évolution intérieure. La cinéaste répète encore: «*Anastasie, c'est moi.*»

D'autres images encore

A revoir aussi, son film *Sonia*, où elle incarne avec brio la fille d'une femme Alzheimer, qui assiste au naufrage maternel. On lui doit aussi *Le Complexe d'Edith* et *Solo*, sur des scénarios écrits par des femmes, puis *Le Sexe des étoiles* en 1993, adapté d'un roman de Monique Proulx.

Sauf pour ce dernier, financé à bonne hauteur, les organismes publics l'ont plutôt boudée, l'encourageant à faire du documentaire. En 2002, elle a d'ailleurs réalisé le très inspiré *Claude Jutra*, portrait

sur film, puis, deux ans plus tard, *Le Petit Jean-Pierre*, le grand *Perreault*, sur le grand chorégraphe montréalais. «*Je ne suis pas vraiment une fille de documentaire, proteste-t-elle aujourd'hui. C'est la fiction qui m'anime.*»

Paule Baillargeon a tenté de faire financer il y a sept ans un long métrage, revenant à la charge trois fois devant Téléfilm et la SODEC, en modifiant le projet. En vain. Seul le Conseil des arts et des lettres du Québec l'a appuyée.

C'était l'histoire de quatre plans qui furent interdits pour son documentaire sur Claude Jutra. Elle voulait leur consacrer un film, mais les portes se sont fermées. Précisons que les plans en question avaient été filmés par Jacques Leduc, avant le début officiel du tournage, et n'entraient pas dans le cadre des contrats. Ils lui semblaient emblématiques d'une liberté perdue au cinéma...

D'autres femmes aussi

Elle demeure aussi cette comédienne qui a traversé notre cinématographie en y posant son empreinte, souvent tourmentée, une classe, un mystère, cassés parfois dans des rôles plus musclés et plus audacieux. On pense à *Vie d'ange*, de Pierre Harel (1979), scénarisé avec le cinéaste, ou plutôt en exercice d'impro, où elle joue la chanteuse accrochée à un macho fini dans une étreinte sexuelle ininterrompue. Elle a travaillé sous la direction de cinéastes emblématiques: Gilles Groulx,

Claude Jutra, Denys Arcand, Jacques Leduc, Léa Pool, Anne-Claire Poirier. Elle fut la séduisante directrice de galerie d'art dans *Le Chant des sirènes*, chef-d'œuvre de la Torontoise Patricia Rozema, en 1987. Roger Frappier avait retracé l'aventure du Grand Cirque dans *Le Grand Film ordinaire*, en 1970, où elle irradiait.

«*J'ai joué dans 30 films, dit-elle, mais je n'ai pas eu le rôle de ma vie. À part Lorette, dans Les Voisins, de Claude Meunier et Louis Saïa...*»

Entre Arcand et elle, c'est une histoire d'amitié: «*Il m'a apporté sa présence intelligente*», dit-elle. Elle a d'ailleurs été coscénariste de son *Vue d'ailleurs*, segment arcanien du collectif *Montréal vu par*, où elle incarnait la femme du consul. «*Quant à Claude Jutra, c'est en faisant, longtemps après sa mort, un documentaire sur lui que mon rapport avec lui s'est approfondi. Son suicide me hante.*»

Après tant d'années de batailles, Paule Baillargeon n'a pas remis sa colère: «*Le terme "féministe" est devenu un mot sale. Je suis fâchée contre les femmes qui ont renoncé à leur dignité, à leur intériorité, à leur créativité, qui n'ont pas voulu aller plus loin...*»

Elle, qui a connu les bouillonnantes années 70, trouve l'époque contemporaine pas mal moins inspirante, plus égocentrique, et rêve à demain. «*On ne sait jamais. La roue peut tourner...*»

Le Devoir

La Collection

selon...

EXPOSITION
30 SEPTEMBRE AU
6 DÉCEMBRE 2009

En collaboration avec

LA PRESSE

TELEVISION

artv

Robert Charlebois, Marie Chouinard,
Alain Cousineau, René Richard Cyr,
Claude Dubois, Marc Hervieux,
Marie Laberge, Jean Lapierre,
Kent Nagano, Marina Orsini,
Jean-Claude Poitras, Stéphane Quintal,
Marie Saint Pierre, Michel Tremblay,
Sophie Faucher et Françoise Faucher,
Andrée Lachapelle et André Melançon,
Fabienne Larouche et Michel Trudeau,
Ginette Noiseux et Jean-Marc Eustache,
Jean-Pierre Charbonneau, Liza Frulla
et Marie Grégoire



Entrée
libre

500, rue Sherbrooke Ouest
Métro McGill / 514.499.5087
lotoquebec.com/espacecreation

Espace Création  Collection 30 